

La pêche de nuit n'a pas été heureuse, mais, ce matin, des pêcheurs ont apporté assez d'espèces nouvelles pour donner à M. Agassiz et au dessinateur, de l'occupation pendant plusieurs heures; nous nous résignons donc sans peine à passer encore une nuit sous ce toit hospitalier. Je dois dire que ces mœurs primitives des Indiens de la meilleure classe, dans l'Amazonie, ont beaucoup plus d'attrait que la vie soi-disant civilisée des établissements de la race européenne. J'imagine difficilement quelque chose de plus plat, de plus triste et de plus décourageant que la vie dans les petites cités amazoniennes, avec tout le formalisme et les conventions de la civilisation, sans aucune de ses grâces.

Dans la matinée, mes amies indiennes m'ont montré la manière de préparer le manioc. Cette plante est d'une inestimable valeur pour ces pauvres gens; elle leur donne la farine—sorte de féculé grossière qui remplace pour eux le pain,—le tapioca et encore une sorte de jus fermenté qu'ils appellent le *tucupi*, présent d'un prix douteux puisqu'il leur fournit le poison de l'ivresse. Après avoir été pelés, les tubercules de manioc sont râclés sur une râpe grossière. On obtient ainsi une sorte de pâte humide qu'on bourre dans des tubes en paille, élastiques, faits avec les fibres tréssées du palmier *Jacitara* (*Desmonchus*). Lorsque ces tubes, à chaque extrémité desquels il y a toujours une anse, sont remplis, l'Indienne les suspend à une branche d'arbre; elle passe ensuite dans l'anse inférieure une sorte gaule dont elle fixe un bout dans un trou pratiqué au tronc de l'arbre. S'asseyant alors sur l'extrémité libre du bâton, elle pèse de tout son poids et détermine ainsi l'allongement du cylindre élastique qui s'étire à l'excès d'une extrémité à l'autre. La pâte se trouve fortement pressée et le jus s'échappant vient couler dans un vase placé au-dessous. Ce suc est d'abord vénénéux, mais, après fermentation, il devient assez inoffensif pour servir de boisson: c'est le *tucupi*. Pour faire le tapioca, on mélange le manioc râpé avec de l'eau et on les comprime sur un sas. Le liquide qui s'écoule est abandonné à lui-même; il s'y forme vite un dépôt, semblable à de l'amidon qu'on laisse durcir et dont on fait ensuite une espèce de soupe; c'est le mets favori des Indiens.

30 août.—A mesure que le temps se passe, nous devenons plus familiers avec nos rustiques amis, et nous commençons à comprendre les relations qu'il y a entre eux. Le nom de notre hôte est *Laudigari* (j'écris le mot comme il sonne à l'oreille), et celui de sa femme *Esperança*. L'homme, comme tous les Indiens des bords de l'Amazonie, est pêcheur et, à l'exception des soins que réclame son petit domaine, il n'a d'autre occupation que la pêche. Jamais on ne voit l'Indien travailler dans l'intérieur de la maison; il ne porte ni l'eau ni le bois, et ne touche pas même aux fardeaux les plus lourds. Or, comme la pêche n'a lieu que dans certaines saisons, il en prend très à son aise la plupart du temps. Au contraire, les femmes sont fort laborieuses, à ce qu'on assure, et certainement celles que nous avons sous les yeux justifient parfaitement cette bonne opinion. *Esperança* est constamment occupée, soit au ménage, soit ailleurs. Elle râpe le manioc, sèche la farine, presse le tabac, fait la cuisine, balaye les chambres. Les enfants sont actifs et obéissants; les plus âgés se rendent utiles en allant chercher de l'eau au lac, en lavant le manioc ou en soignant les plus petits. On ne peut pas dire qu'*Esperança* soit jolie, mais elle a le sourire gracieux, et sa voix remarquablement douce a une sorte d'intonation enfantine tout-à-fait touchante. Quand, le travail achevé, elle a mis sous sa jupe foncee la chemise blanche un peu lâche d'où s'échappent ses épaules brunes, et glissé dans sa chevelure de jais une rose ou une branche de jasmin, l'aspect de toute sa personne ne manque pas de réduction. Il faut toutefois convenir que la pipe, qu'elle a l'habitude de fumer le soir, nuit généralement à l'effet général. Le mari paraît un peu sombre, mais rit de bon cœur à l'occasion, et la bonne humeur qu'il témoigne, en savourant le verre de *caçaca* (1) qu'on lui donne chaque fois qu'il apporte un spécimen nouveau, montre qu'il y a dans son caractère un certain côté gai. Il s'amuse beaucoup de la valeur attachée par M. Agassiz aux pois-

sons, surtout aux très-petits qui, pour lui, ne sont bons qu'à jeter. L'autre couple que nous avons vu à notre arrivée était probablement une famille voisine, venue pour aider à faire le manioc. Ils étaient à la maison depuis le matin seulement et sont repartis le soir du même jour. L'homme s'appelle *Pedro Manoel* et sa compagne *Michelina*; le mari est un grand gaillard à la taille élégante dont l'occupation principale est de prendre des attitudes pittoresques en contemplant sa femme, au reste assez jolie, qui trotte par la maison, très-affairée à râper le manioc, à en exprimer le jus, à le passer au tamis, sans toutefois abandonner le tout petit enfant qui est posé à califourchon sur ses hanches; c'est, chez les Indiennes, la manière habituelle de porter leurs marionnes. Par moments, *Pedro Manoel* se décide à travailler aux collections. Hier il apporta à M. Agassiz quelques spécimens jugés de grande valeur et reçut en récompense un poulet. Grande fut sa joie et grande fut aussi sa surprise; mais peut-être bien s'y mêlait-il un peu de mépris pour l'homme capable de donner un poulet en échange de quelques poissons bons tout au plus à être rejetés à la rivière.

Le soir de ce même jour, je parvins, non sans peine, à décider *Laudigari* à nous jouer quelque chose sur une viole grossière, instrument favori des gens de l'intérieur et l'orchestre ordinaire de leurs fêtes. Le musicien une fois bien en train, nous sollicitâmes *Esperança* et *Michelina* de nous montrer quelques-unes de leurs danses. Elles s'en défendirent longtemps, mais enfin, avec un embarras dû sans doute à ce premier éveil de la dignité que le contact de la civilisation provoque, chacune d'elles donna la main à un de nos marinières et la danse commença. Elle était d'un caractère tout particulier et si languissante qu'à peine mérite-elle ce nom. Le corps ne fait presque aucun mouvement, les bras levés et fléchis sont roides et immobiles, les doigts claquent comme des castagnettes en accompagnant la musique et l'on dirait des statues glissant de place en place plutôt que des danseurs. Les femmes surtout produisent cette impression, car elles se meuvent encore moins que les hommes. Un de ces marinières était Bolivien; c'était un homme aux formes élégantes et à la physionomie originale, dont le costume bizarre ajoutait encore à l'étrangeté de ses mouvements. Les Indiens de Bolivie portent une sorte de dalmatique; à moi je ne connais aucune autre expression qui puisse donner une idée exacte de ce long et dur vêtement de cotonnade à côtes. Il se compose de deux pièces, assemblées sur les épaules avec une ouverture pour passer la tête, qui pendent l'une par devant, l'autre par derrière; elles sont serrées à la ceinture et ouvertes sur les côtés de manière à laisser toute liberté aux bras et aux jambes. Les plis roides de cette lourde draperie blanche donnaient alors à notre Bolivien l'air d'une figure de pierre se déplaçant avec lenteur.

Quand ce fut terminé, vint mon tour d'être priée par *Esperança* et ses amis de montrer "la danse de mon pays." Je m'exécutai de bonne grâce, et prenant le bras de notre jeune ami R... je fis quelques tours de valse, à leur très-grande joie. Il me semblait faire un songe étrange: avec nous tournoyaient le feu clair et ses reflets tremblotants sur le chapeau du porche, l'intérieur pittoresque illuminé en plein, et les figures émerveillées des Indiennes. Pressées autour de nous, elles criaient de temps en temps pour nous encourager:—"Muito bonito, minha branca! muito bonito!" ("Très-joli, ma blanche! très-joli!") Les divertissements se prolongèrent fort tard, car longtemps après que je fus couchée dans mon hamac, j'entendis encore dans un demi-sommeil les sons plaintifs de la viole, mêlés aux notes mélancoliques d'une sorte d'engoulement qui chante dans les bois pendant toute la nuit.

Ce matin la forêt s'emplit du bruit que font les singes hurlleurs; les hurlements paraissent provenir d'une troupe nombreuse et peu éloignée, mais on nous a assuré que la bande est au plus épais du bois et disparaîtrait à la moindre approche.

29 septembre.—Un des grands charmes de notre séjour à Teffé, c'est que nous avons, tout à portée, de ravissantes promenades.

(1) Sorte de tiffin extrait de la canne à sucre et qui exhale une légère odeur empyreumatique. (N. du T.)